

LES PRÉCURSEURS D'ŒDIPE

Tuer un être humain, fût-il son père, n'a rien d'œdipien ; il s'agit tout simplement d'un meurtre, qu'aucune action, même héroïque, qu'aucune théorisation, si subtile ou psychanalytique qu'elle puisse être, ne saurait justifier, hormis quelques attitudes défensives. L'acte est condamnable et seules les circonstances en atténuent la portée. Heureusement, Œdipe ignore que son geste, de surcroît défensif, ôte la vie à celui qui, avec amour, la lui a donnée. Et c'est sur cette ignorance que le mythe et la tragédie de Sophocle sont construits. Ignorance qui ne se justifie que si l'on accepte de s'inscrire dans une conception de l'inconscient dynamique ; inconscient qui ignore le temps et la mort, et qui, bien que soumis aux plus extravagantes pulsions, n'en demeure pas moins, quoiqu'on en dise, nourri d'une rationalité ou d'une logique sans concession qu'il revient au spectateur de pressentir et à l'interprète de révéler.

Il n'est pas sans intérêt de souligner que l'errance d'Œdipe arrive à son terme une fois le meurtre accompli. Dès lors une nouvelle vie semble se dessiner, mais le tragique de cette potentielle espérance est que la nouveauté qu'elle recèle consiste en réalité en une révélation d'un passé accompli. Plus que la levée d'un refoulement, c'est toute la construction d'un non-dit qui structure le récit de la vie d'Œdipe, un savoir actif parce que nié, s'accomplissant dans l'acte parce que réprimé. Ce non-dit n'est aucunement « logé » dans la psyché d'Œdipe, mais se partage, pour ainsi dire, entre les divers protagonistes de la pièce. Son contenu inconscient ne se déchiffre pas au regard de sa seule psyché, il nécessite de recourir à des faits ignorés par Œdipe et assumés par d'autres. La tragédie se déploie au sein d'un espace mental groupal qui implique tous les acteurs de la cité.

Ce paradoxe, de représenter une problématique personnelle déchiffrable au regard des actions des autres protagonistes, est à l'origine de bien des mésententes entre hellénistes et psychanalystes. Face au psychanalyste qui étaye ses interprétations de l'inconscient d'Œdipe sur des faits qui ne concernaient pas toujours directement ce dernier, les hellénistes n'ont guère de difficultés à démontrer que ces faits sont de nature plus historique, sociologique ou politique que de l'ordre d'une psychologie individuelle. Mais précisément l'inconscient œdipien dépeint *dans* la tragédie ne se résume pas seulement à ce qu'elle nous livre de la psychologie d'Œdipe, elle englobe l'espace même de la tragédie, de sorte que le complexe que Sophocle nous peint déborde le seul discours d'Œdipe, concerne l'ensemble de son parcours. Ce parcours circonscrit l'espace même de son inconscient et inclut tous les protagonistes, de

sorte que les acteurs et les paroles énoncées par ces derniers prennent tout leur sens au regard de la vie d'Œdipe. Il est évident qu'Œdipe n'est pas maître de son destin et que ses actions sont inscrites en son tréfonds, avant même qu'il ne les réalise. Mais pour qu'Œdipe devienne Œdipe, c'est-à-dire cette figure dont s'est nourri notre imaginaire depuis des siècles et qui a servi à Freud comme paradigme afin d'illustrer la structuration de l'être devenant sujet, il fallait que le parcours personnel de l'enfant issu des entrailles de Jocaste rencontre sur son *chemin* les désirs parentaux. De cette conjugaison naît le complexe.

Le spectateur, qui dès le début de la tragédie connaît ce que les protagonistes ignorent, est conduit à comprendre les affres du parcours œdipien dès lors qu'il assimile les paroles et les actes de tous les protagonistes comme appartenant à l'espace mental d'Œdipe.

Le tragique se situe ainsi, en premier lieu, du côté du spectateur qui se voit alors d'autant plus happé par le récit, pris par la passion de l'intrigue, qu'il détient la connaissance de la méconnaissance d'Œdipe de sa propre identité et de celle de ses victimes. Dès lors, par cette détention du savoir œdipien, le spectateur devient à son tour, et à son insu, acteur, à l'instar de ce théâtre moderne qui ambitionne, mais ici de façon consciente, de hisser la psyché du spectateur sur scène. Cette possession de la vérité ignorée par Œdipe, participe à la véracité et à l'impact de la tragédie qui se dénoue lorsque l'intrigue, construite initialement pour offrir à chacun sa vérité, se déconstruit pour donner à chacun *la* vérité.

C'est dans ce mouvement d'une tranche de vie fondatrice de l'identité que la psychanalyse situe la naissance de l'identité, ce sentiment de soi qui permet aux semblables de se vivre dans la différence et de faire de cette différence le ciment de l'altérité, c'est-à-dire ce qui permet l'intersubjectivité.

Faire naître l'individualité à l'âge œdipien, c'est-à-dire aux environs de trois-quatre ans, apparaîtra quelque peu paradoxal au regard de la psychanalyse elle-même qui, depuis la mort de Freud, a poursuivi ses travaux en démontrant que les premiers mois de l'existence sont essentiels à la formation de la personnalité. C'est d'ailleurs en fonction des avatars du vécu qui le précèdent que dépend la qualité de la structuration œdipienne. De sorte que tout Œdipe est inscrit dans un temps qui le précède, temps qui est légitime de qualifier de pré-œdipien, en raison du fait non qu'il connote simplement la période s'étendant de la naissance à la triangulation œdipienne, mais qu'il recèle déjà, au tréfonds de ce qu'il inscrit dans l'inconscient, les germes qui modèleront la réussite du complexe œdipien.

Mais ce temps d'avant le complexe, cette trace qui marquera tous les avatars de l'existence ne trouvent pas leur source dans le seul imaginaire de l'individu. Et combien même le vécu œdipien appartiendrait à l'héritage biologique de tout être humain, il ne s'y réduirait pas, comme son point d'ancrage n'est pas compréhensible en référence au seul imaginaire de l'enfant. Tout comme les civilisations, l'être humain est

pris dans les rets de l'historicité, et il serait illusoire de prétendre déterminer avec exactitude et certitude les causes internes ou externes qui motivent ses changements. Pour l'enfant, la maturation psychique est le résultat d'une complémentarité entre des processus internes inhérents à sa nature et des événements extérieurs sans lesquels ces processus seraient inopérants. En langage psychologique, nous dirions que la conception freudienne de la psyché est, à l'instar de celle de Piaget dans le registre cognitif, constructiviste. Elle s'oppose à tout innéisme qui se contenterait de postuler l'existence d'un Œdipe qui, quelles que soient les conditions psychologiques d'existence, ne manquerait pas de s'imposer. Le destin œdipien ne se joue jamais sans partenaire, et aucun oracle n'est susceptible d'en tracer d'emblée la trajectoire. Plus important encore à souligner : ces conditions psychologiques étrangères à la psyché de l'enfant appartiennent en premier lieu à celle des parents, de sorte que les événements qui permettent la structuration œdipienne sont de nature psychologique et de l'ordre de l'imaginaire.

L'œdipe s'inscrit en premier lieu dans l'histoire familiale structurée par l'imaginaire parental. Ce temps qui, parce qu'il échappe à l'enfant, s'impose à lui, cette histoire qui confectionnera la sienne et qui puise ses racines, souvent encore opérantes, dans une plus longue histoire puisqu'elle n'est pas sans véhiculer des problématiques qui remontent à des générations antérieures, nous la qualifierons d'anté-œdipe, et nous garderons l'expression pré-Œdipe afin de connoter les prémisses existentielles qui annoncent le complexe œdipien à venir. Les attitudes anté-œdipiennes ne sont pas nécessairement de nature contre-œdipienne. Celles-ci apparaissent généralement au moment où l'enfant exprime ses conflits œdipiens¹.

1 Bien que la perspective soit quelque peu différente de la notre, dans la mesure où il traite des attitudes contre-œdipiennes plutôt qu'anté-œdipiennes, Devereux est, à notre connaissance, le premier psychanalyste, et probablement le seul, à avoir attiré l'attention, en étayant son analyse sur le travail de 1933 de Ferenczi « La confusion des langues entre l'enfant et l'adulte » (*Psychanalyse 4. Œuvres complètes Tome IV : 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, pp. 125-135), sur le rôle inducteur des parents dans la stimulation des tendances œdipiennes de l'enfant : « Why Œdipe killed Laius : A Note on the Complementary Œdipus Complex » (*International Journal of Psycho-Analysis*, 34, pp. 132-141). Il insiste essentiellement sur l'idée que le complexe d'Œdipe chez l'enfant est la conséquence des pulsions agressives et sexuelles de ses parents, et constitue une victoire homosexuelle sur le père féminisé. Cette interprétation est reprise dans « Représailles homosexuelles envers le père. Notes cliniques sur les sources contre-œdipiennes du complexe d'Œdipe » (1960), (*Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard, Paris, 1973, pp. 162-172). En 1966, il aborde à nouveau la question dans « Les pulsions cannibaliques des parents » (*Essais d'ethnopsychiatrie générale, op. cit.*, pp. 143-161) il postule « l'antériorité des pulsions prétendument contre-cannibaliques des parents par rapport aux pulsions réactionnelles et donc authentiquement contre-cannibaliques des enfants » (*Ibidem*, p. 144).

Dans cette historicité préexistante à l'enfant est inscrite toute la tragédie œdipienne. Et c'est précisément dans cette période de l'enfance – qui, comme l'étymologie du terme l'indique, n'est pas accessible encore au langage – que les signifiants parentaux atteignent au cœur même de l'être.

L'Œdipe comme complexe, c'est-à-dire configuration qui structure l'identité du sujet, commence par un anté-œdipe. Celui-ci constitue un temps originaire sans lequel il n'y aurait tout simplement pas d'Œdipe.

On comprend aisément que la complexité de l'Œdipe réside dans ce parcours qui, loin de ne concerner que l'individu en prise directe avec sa propre histoire, implique celle de ses ascendants. Mais cette transgénérationnalité qui y œuvre possède le caractère d'une histoire œdipienne dès lors qu'elle exprime ce qui en fait la singularité et l'exemplarité du sujet : la filiation.

Bien plus que meurtre du parent de sexe opposé, l'Œdipe est avant tout inscription du sujet dans sa propre filiation. L'aventure qui guette tout œdipe est celle des avatars de sa filiation. Et c'est précisément à travers elle que la vérité du sujet s'instaure, conduisant l'enfant du stade dépourvu de langage à celui qui l'instaure comme individualité, c'est-à-dire acquérant une parole qui alors n'appartient qu'à lui-même ou, si l'on peut dire, à l'être.

Ce langage, ou ces représentations dans lesquelles l'enfant est d'emblée prisonnier, peut être considéré comme ce qui donne corps à son identité. L'identité individuelle se structure ainsi à partir de la possibilité de s'inscrire dans la filiation. On comprend que la dimension familiale, et, à travers elle, sociale, constitue l'extériorité du sujet sans lequel aucune intériorité ne peut engager sa construction. L'inscription dans la filiation impose que les ascendants jouent un rôle structurant dans la transmission. Elle devient opérante dès l'instant où l'enfant quitte le giron maternel, sort d'un état symbiotique où la dissociation entre son propre corps et celui de sa mère s'avérait inexistante et engage le processus d'individuation. La période consécutive est qualifiée d'œdipienne ; le sujet ne possède pas d'autre alternative que de percevoir autrui dans sa différence – différence des sexes en l'occurrence – et de se structurer à partir des identifications, prémisses à la possession des attributs d'autrui. Il n'a pas alors d'autre alternative que de trouver sa place au sein d'un corps familial uni par son historicité ou, si l'on préfère, de s'affilier à une histoire. Il devient sujet historique ; historique à double titre, comme point d'aboutissement de générations qui lui donnent corps autant qu'il les perpétue, et, dorénavant, comme acteur historique qui poursuivra cette chaîne ou y mettra un terme, raison pour laquelle Antigone est organiquement soudée au drame œdipien.

On mesure aisément que la conscience de soi et de son altérité jette l'enfant à l'âge œdipien dans une sorte de combat de rapprochement et d'éloignement, de similitude et de différence, de liaison et de déliaison, en un mot d'amour et de haine. Eros et thanatos se disputent le terri-

toire. L'enfant marque son identité en se démarquant de celle de ses parents. Il construit son identité dans un paradoxe qu'il se doit de maintenir et qui est à lui seul tragique : se construire un espace au sein de la filiation sans évincer, ou effacer, comme on le dit dans un certain milieu, complètement ses ascendants, ce qui ne peut se faire que dans un mouvement constamment ambivalent, de proximité et de distance à l'égard des objets parentaux. Le plus tragique de cette situation, en elle-même tragique, consisterait à ce que l'enfant trouve aisément sa place au détriment de ses parents qui abdiqueraient en sa faveur. La victoire œdipienne est un partage sans vainqueur ni vaincu où la hiérarchie des générations est respectée. Le parcours d'Œdipe théâtralement relaté par Sophocle est la métaphore de cette ontogenèse. Mais la faute tragique n'est nullement commise par Œdipe, mais par ses parents qui, en tentant d'éviter leur progéniture s'opposent à l'accomplissement du destin œdipien. Et le tragique ne nous apparaît aucunement résider dans le « parricide » dont il ignore le sens, mais dans son destin de devoir assumer le tragique parental. La faute tragique a ceci de particulier qu'elle n'est pas initialement causée par celui qui la porte.

Nous avons précédemment précisé que cette inscription dans la filiation n'est effective qu'à la période œdipienne, qu'auparavant elle n'a aucun sens, que le sens même de toute filiation ne se pose pas. Elle se pose toutefois pour les parents qui connaissent, en quelque sorte de l'intérieur, en référence à leur propre vécu, l'Œdipe à venir de leur progéniture. Cette connaissance, qui se situe dans ce que nous qualifions d'anté-œdipe, fonde le temps originaire de l'Œdipe. En d'autres termes, il ne revient pas à l'enfant d'introduire ses parents dans sa propre problématique œdipienne, mais bien plutôt aux fantasmes œdipiens des parents d'offrir la possibilité à leur enfant d'accéder à cette structuration l'invitant, en quelque sorte, à ne plus rester dans le giron maternel. Cette proximité maintenue au-delà de cette période est signe d'une grave aliénation oblitérant tout accès à l'autonomie. Pour que l'entreprise œdipienne « réussisse », encore faut-il que les parents soient au tréfonds de leur inconscient capables de laisser ce mouvement de meurtre à l'égard de leur toute puissance s'effectuer. On ne s'étonnera pas de déceler parfois chez eux la crainte à l'égard des sentiments hostiles de leur enfant. Certains sont aptes à favoriser cette maturation de l'enfant et ne nourrissent aucune inquiétude quant à l'avenir de leur place ou de leur autorité. D'autres, au contraire, au narcissisme fragile, vivent cette incursion de l'enfant dans leur filiation comme ce qui les met soit d'emblée hors circuit, soit les programme dans la mort à venir. Dans ce dernier cas, l'enfant œdipien ne doit pas advenir. La méthode la plus radicale et la plus tragique est dépeinte par Sophocle. Mais cette disparition peut s'effectuer sans meurtre, par un étouffement de toute velléité d'autonomie, empêcher l'enfant d'accéder à la position de parent.

Dans ce cas négatif, l'accès de l'enfant à son historicité, à ce qui l'instaurera comme individu, est refusé. A l'instar de l'acte inaugural de

Jocaste et de Laïos qui, conduits par la parole de l'oracle, simple écho de leur voix intérieure, veulent évincer leur progéniture, il s'agit de tout mettre en œuvre afin de rendre l'œdipe irréalisable, impossible. Mais on ne scotomise pas aussi aisément ce qui appartient à la nature psychique. L'inconscient a ses ruses que seul le destin ou l'après-coup révèle. L'abandon de l'enfant est le signe déjà de l'œdipe à venir ; il l'y introduit. Acte érigé contre la survenue du vécu œdipien, mais œdipien tout de même, à l'instar de ces négations qui nous invitent à considérer la représentation parce que niée. Il signifie déjà que le complexe d'Œdipe est à envisager comme une composante de l'attitude inconsciente autant des parents que de l'enfant. Les attitudes contre-œdipiennes des parents précèdent le vécu œdipien infantile et en influencent le déroulement. Les désirs inconscients qui invitent à la configuration œdipienne sont d'abord ceux que les parents dénie, c'est-à-dire leur propre complexe œdipien qui se voit réactivé par la naissance de l'enfant. Ils savent ce qui les attend. N'ont-ils pas eux-mêmes jadis éprouvé ce désir de s'inscrire dans une filiation souhaitant remplacer ou tuer le parent du sexe opposé ? Ils ont pourtant survécu en tout bien tout honneur à ce tragique de l'enfant s'individualisant et ont surmonté les obstacles que leur propres parents et la nature de leur psyché avaient érigés. Mais ils savent, comme nous le savons nous-mêmes, que la force du réel n'est rien à côté de la toute puissance de la pensée et du désir qui façonne la psyché.

Toute tragédie qui se voudrait œdipienne se doit de s'ouvrir sur un acte anté-œdipien, qui informe l'enfant que le conflit est ouvert et possible. Nous excluons des tragédies œdipiennes celles qui ne se signalent pas par cette invite de l'acte parental originaire, qui ne s'ouvrent pas sur l'attitude « meurtrière » parentale dont on peut penser que le complexe d'œdipe en constitue non la réponse mais l'incidence. Loin de devoir être compris comme une réaction négative, cet acte est, dans un environnement sain, l'invitation nécessaire à entreprendre son parcours œdipien, véritable mode d'entrée qui signale déjà à qui veut bien l'entendre le style personnalisé du complexe.

L'attitude initiale des parents donne toute la puissance suggestive au parcours qui assaille Œdipe. Ce parcours résume le discours œdipien, en est même le discours, de sorte que ce qui différencie les diverses tragédies œdipiennes, celles qui relatent le parricide consécutif au rejet parental du fils lors de l'accès à son individualité, résident précisément dans la manière dont elles relatent le chemin qui va du *primum movens* des désirs parentaux au destin qui guette Œdipe.

Il s'avère illusoire, comme nous le prédit Sophocle, d'ériger par un acte ou une série d'actes une barrière étanche afin de rendre impossible toute réalisation des conflits œdipiens. Si l'attitude d'Œdipe tuant son père et épousant sa mère nous émeut, c'est précisément parce qu'il en ignore le sens. Car c'est dans l'ignorance du sens des pulsions qu'Œdipe peut s'instaurer comme complexe. Et c'est précisément parce qu'une

partie de l'action échappe au héros que le spectateur peut croire à l'incroyable de la tragédie parricide. Que deviendrait la tragédie si notre héros effectuait ses actes en toute conscience, en d'autres termes sans l'inconscient ? On aurait là tout simplement un meurtre, et l'on peut parier que ni Sophocle, ni ses successeurs qui ont été fascinés par cette étrange configuration psychique, n'auraient dépensé leur génie à en transcrire une illustration littéraire. Quant à nous, lecteurs, hellénistes ou psychanalystes, en quête de sens, la tragédie n'aurait jamais suscité notre intérêt ou notre passion si le discours du poète tragique ne reflétait que sa littéralité.

Le destin d'Œdipe apparaît des plus cruels. Non en raison de l'errance comme prix à payer à son forfait, mais en ce que cette errance est celle qui assaille ceux qui, précisément, n'accèdent pas à la configuration œdipienne, à ce que la psychanalyse nomme un complexe, c'est-à-dire un ordre sans lequel aucun désir véritable n'est possible, qui autorise le désir, plutôt qu'il ne le dissout, si on entend par désir le plaisir qui reconnaît son objet de satisfaction inscrit dans une histoire, et non la simple réalisation pulsionnelle sans discernement.

Dans la tragédie de Sophocle, à la différence du substitut œdipien Philoctète dans la pièce de Voltaire, Œdipe n'a guère réussi son parcours. Son échec est précisément celui de ses parents, son destin de le répéter. Antigone suit déjà la voie jadis tracée par ses parents-grands-parents. Face à cet échec, il ne reste plus que la castration, l'aveuglement, l'errance, tout ce qui exclut Œdipe de l'histoire parce qu'il n'a pu s'y inscrire ; le désir se voit effacé du destin. Œdipe paye en définitive l'impossibilité parentale d'assumer son propre destin d'enfant œdipien, bien plus que ses fautes qui en sont la conséquence, le succédané. On peut considérer que la mise à jour des forfaits des divers protagonistes signe le terme de la tragédie familiale, que leur révélation au grand jour de la conscience est la condition d'une désormais possible pérennité du royaume familial. Mais celui qui ne réussit pas à s'inscrire dans le complexe se voit banni de l'histoire. Si le concept de fin de l'histoire révèle une quelconque pertinence, c'est bien appliqué à la tragédie telle que Sophocle l'a murée dans notre imaginaire : l'ignorance de ses antécédents le conduit aveuglément à loger sa fille à la même enseigne que lui, à l'ôter de sa condition de femme désirante susceptible de perpétuer l'histoire. Le tragique est ici qu'Œdipe clôt l'histoire.

Jacqy CHEMOUNI
Université de Caen